





*Sex Shop Blues*

© 2006 Éditions Xenia,  
C. P. 395, 1800 Vevey, Suisse  
[www.xeditions.com](http://www.xeditions.com)

Ivanka Mikitch

# Sex Shop Blues

Journal de bord

Xenia



*Si on admettait que dans le domaine du sexe volontaire, c'est-à-dire consenti, il n'y a pas d'uniformité et que chacun a le droit de le vivre d'après ses désirs ou ses besoins, on ne se poserait plus la question de sa normalité ou de son anormalité. Le sexe n'est pas une chose parfaite ! Chaque être vivant a droit à son imperfection.*





# *Menu*

*Hors d'œuvre*

*page 11*

*Entrée en matière*

*page 17*

*1. Archimède*

*page 25*

*2. Le coq du village*

*page 35*

*3. La veuve*

*page 47*

*4. Le tricot de papa*

*page 51*

*5. Le voleur d'innocence*

*page 53*

*6. L'homme de poche*

*page 55*

*7. Proposition et aventure*

*page 57*

*8. Le pot de moutarde*

*page 77*

- 9. Fantaisie scatologique*  
*page 85*
- 10. Les époux Ka*  
*page 97*
- 11. Les fessées de Monsieur Marne*  
*page 105*
- 12. Fausse maîtresse*  
*page 111*
- 13. Georgette et son négligé*  
*page 123*
- 14. Visites imprévues*  
*page 129*
- 15. L'amour du caoutchouc*  
*page 135*
- 16. La Maya nue et les boules japonaises*  
*page 141*
- 17. Intermède*  
*page 145*
- 18. La Lanterne bigarrée*  
*page 151*
- 19. Group-sex*  
*page 159*
- Dessert*  
*page 165*

## *Hors d'œuvre*

Une galerie de rencontres parfois surprenantes, dans le cadre d'une boutique qui, pour la première fois, associait le libertinage à la convivialité. A la fois bazar, confessionnel et salon de thé, le sex-shop d'Ivanka Mikitch, patiemment à l'écoute de ses clients, a été à la fois le ferment d'une ouverture d'esprit annonçant l'avenir et le point d'impact des foudres d'une censure venue du passé.

L'expérience a duré quatre ans, dans le sillage du bouleversement de mai 68. Tout ce qu'elle évoque – à quelques détails sans importance et aux noms près – est vrai. Aucun personnage n'est imaginaire, aucun récit n'est inventé. Le témoignage est celui d'une jeune femme pénétrant avec curiosité dans la jungle du sexe, s'affranchissant avec une santé communicative des préjugés de son éducation.

Des lecteurs affranchis de notre XXI<sup>e</sup> siècle trouveront peut-être que les exhortations à la tolérance sexuelle, courageuses dans les années soixante-dix, datent un peu à l'époque des publicités suggestives, des confessions télévisées, des films audacieux, des déballages intimes, de la porno sur Internet et des mariages gays. Le Q d'aujourd'hui n'en est plus à l'exploration, il est à la mode : on l'explique, on s'en vante, on en discute, on le

met en scène, on l'enseigne. L'homophilie fait partie des droits de l'homme. La tentation charnelle est un ressort de *reality shows*. L'érotisme est un *must* commercial du cinéma ou de l'édition. Les femmes, à qui la phallocratie séculaire a dénié avec tant de véhémence le droit au plaisir, se sont émancipées. L'infidélité conjugale est souvent plus une aventure qu'un drame. Les hommes se résignent à partager leurs poupées, les femmes entrent dans des lits avec la force d'initiative qu'elles mettent à envahir les affaires de la société.

Mais ce tableau, que certains déplorent alors que d'autres s'en félicitent, reflète-t-il une profonde évolution des mœurs ? On peut en douter pour plusieurs raisons.

D'abord, le spectacle n'est pas la vie. Les techniques d'expression ou de communication – télévision, cinéma, presse, littérature, Internet – se sont certes perfectionnées et amplifiées au point d'influencer sensiblement notre vie quotidienne. Mais elles restent des représentations. Elles sont l'image d'existences virtuelles, différentes, hors d'atteinte, réservées à des êtres d'exception, aussi éloignées de la vie courante que le rêve l'est de la réalité. Ce n'est pas parce que Catherine Millet analyse ses débordements, ou qu'un sujet lubrique est débattu sur le petit écran, que la postière du coin va se transformer en Messaline. Ce n'est pas parce qu'un noctambule solitaire apprécie les « hardeuses » de la chaîne XXL, ou qu'une épouse ravie de passer à l'antenne raconte ses escapades, qu'un mari ne va pas se sentir coupable de tromper sa femme ou réagir avec violence à l'idée qu'il a été trompé. Ce n'est pas parce qu'une manifestation d'homosexuels fait la « une » de l'actualité, ou qu'un politicien affiche bravement son altérité, que les « pédés » et les « gouines » seront moins considérés, dans les entrailles des provinces, comme des pervers, des anormaux ou des malades.

La persistance de préjugés, conscients ou inconscients, est beaucoup plus lourde en profondeur que l'affranchissement spectaculaire en surface. D'autant plus que cette « libération » superficielle est solidement encadrée. Les films X sont enfermés dans un sinistre circuit de salles spécialisées, les publications osées sont interdites aux mineurs (pauvres mineurs, comme s'ils ne savaient pas de quoi il est question dès leur plus jeune âge !), les émissions corsées ne passent qu'à l'heure où les innocentes têtes blondes sont couchées. Ce qui prouve que le dogme de base n'a pas changé : le sexe est une souillure, il faut préserver de la souillure ceux qui ne sont pas encore souillés. On tolère des exceptions à la règle : des livres pimentés, des sex-shops, de l'érotisme « soft » à certaines heures de transmission – les soupapes de sûreté d'une pulsion dangereuse pour la vertu. Mais la règle fondamentale demeure, d'une stupidité décourageante : la drogue (qui a avec un couple qui fait l'amour à peu près le même rapport que la musique avec un chauffeur de taxi), la violence (qui est l'exact contraire de la sexualité volontaire et consentie) et le sexe, sont les trois fléaux de la société. Associés dans la même condamnation. Un cheval, une alouette et un chou-fleur mis dans la même poubelle comme s'ils étaient des déchets de même nature.

Quant à la presse ou la publicité, dont l'exhibitionnisme aguichant est souvent évoqué comme preuve de l'émancipation publique, on ne peut que constater l'aliénation essentielle de leurs étalages. La pin-up du journal ne sert qu'à racoler des lecteurs. Celle de l'affiche vante les mérites d'un savon ou d'un maillot de bain. L'éphèbe est le camelot d'un désodorisant ou d'un slip, et le couple en train de s'embrasser fait l'article pour un voyage exotique. Le sexe ne titille que pour faire acheter un produit,

c'est-à-dire qu'il est totalement détourné de son essence. Il est aliéné par le mercantilisme de la consommation.

L'appât de l'acheteur est le seul prétexte qui en autorise, et en propage, la représentation. Sous réserve que l'objet à acheter ne soit pas sexuel. Imaginez qu'un fou placarde une belle fille pour vous inciter à des jeux érotiques, ce qui serait la vraie justification d'une séduction par l'image ; il serait aussitôt censuré, car le sexe peut vendre ce qui n'est pas sexuel, mais jamais banaliser l'acte proprement dit.

Les seins d'Emmanuelle Béart sur la couverture de *Elle* ou les fesses de Polnareff sur celle de *Match* sont les mirages désincarnés de la promotion commerciale, pas des invitations à en faire la charnelle connaissance. Certes, leur exhibition choque moins que jadis. Mais pour une seule raison : parce qu'elle est aseptisée par son détournement.

Ajoutons enfin que le sexe étant le plus beau des loisirs, il faut avoir l'entourage, les moyens matériels et le temps d'en jouir. Le travail harassant, les soucis économiques, le durcissement des corvées quotidiennes, l'étroitesse d'esprit de certains milieux, la menace du Sida et la difficulté de vaincre la solitude ne prédisposent pas au libertinage. Or ce sont les caractéristiques de la vie moderne, où se multiplient les inégalités sociales, les retours à la censure morale et les avertissements aux pécheurs promis au châtement divin de la maladie. Sans parler des incessants appels au devoir religieux ou civique, qui est l'antidote de la sexualité. Toutes les idéologies, qu'elles soient confessionnelles ou politiques, infériorisent le corps pour une raison simple : son plaisir est la diversion du fidèle, la démobilisation du militant. Et comme les cultes ont de plus en plus besoin de soldats, le sexe qui détourne ces derniers de leurs

obligations est de plus en plus voué aux gémonies (ou relégué au paradis).

Tout cela permet de dire que si une pellicule urbaine, aisée et intellectuellement affranchie peut faire illusion, il est prématuré de conclure à une évolution des mœurs en profondeur. Beaucoup reste à faire avant que le sexe, sous toutes ses formes non violentes, fasse partie normale et acceptée de notre vie de tous les jours. C'est pourquoi le livre d'Ivanka Mikitch est plus que jamais d'actualité. La tolérance que recommande – et illustre – l'auteur est encore un difficile, et nécessaire, combat.

*Le chat*

(Le récit qui suit donnera l'explication de cette bizarre signature.)





## *Entrée en matière*

Je me souviens des pavés déterrés sur le Boul'mich, des voitures renversées et incendiées, des vitrines éclatées. Une foule de tous âges réclamait, entre autres, le droit de vivre librement sa sexualité. C'était comme un raz de marée qui charriait tout en vrac sur son passage : les désirs inassouvis, les mécontentements des étudiants, les protestations des ouvriers, les dénonciations de la censure. L'année 1968 ! Une explosion anarchique menaçait l'ordre établi. La police ne savait où donner de la tête. Les CRS fourmillaient, brandissant leurs gourdins. Plus personne ne se résignait au statu quo. On voulait vivre un instant de désordre pour prendre une autre direction. Chacun proposait son amélioration de ce qui ne lui convenait pas. Il fallait rajeunir la machine d'Etat. Comme beaucoup d'autres, j'ai été emportée par la vague. Ma contribution à la révolte fut un défi à la morale ; je fus parmi les premiers à oser ouvrir un sex-shop au centre de Paris. Dans le vieux quartier des Halles.

C'est ainsi que j'ai vécu la libération sexuelle. Nous étions ses pionniers féminins. Il n'y avait pas encore de bikinis, les seins nus à la plage, n'en parlons pas. D'un érotisme dissimulé dans les alcôves ont jailli des filles qui

ont braqué la lumière sur leurs désirs. En peu de temps, grâce aux couturiers qui ont flairé le bond en avant, elles ont commencé à porter fièrement leurs minijupes au ras des fesses.

En souvenir de cette période, il ne me reste qu'un objet. Un cendrier en plastique sur lequel figure le slogan que clamait à gorge déployée la jeunesse parisienne : « faites l'amour, pas la guerre ».

Dans le sillage de ces affranchissements, les sex-shops ont poussé sur les trottoirs de la capitale. La France, que beaucoup de gens de la génération de mes parents, encore aujourd'hui, appellent avec respect « la vieille dame », se retrouvait dans l'embarras. Considérés comme honteux et immoraux, ces commerces embrasaient l'opinion publique. Comment laisser ainsi s'étaler ouvertement ce sexe, qu'on n'évoquait qu'à mots couverts et qu'on ne savourait qu'en cachette dans les boudoirs ?

Les uns tonnaient au déshonneur, le citoyen était en danger, d'autres souriaient du coin des lèvres. Dans ce tohu-bohu, la répression se profila à l'horizon. On nous fit savoir qu'il était interdit d'exposer une nudité quelle qu'elle soit dans la vitrine. Même pas ce qu'on appelait les « nus artistiques », ces images de dames à peine dévoilées des années trente révélant timidement leurs charmes. Ce qui revenait à transformer les vitrines en pot-au-feu sans viande.

La jeunesse, cependant, s'était parée d'une fleur derrière l'oreille, Woodstock la recevait par bouquets de milliers venant du monde entier pour faire l'amour au son de la musique. Notre respectée « vieille dame » ne sortait pas de sa léthargie. Elle ne voulait pas voir ce qui se passait autour d'elle. Puis, elle se réveilla brusquement d'un coup de bâton. Quoi ? s'insurgea-t-elle. Un sex-shop ? Un étalage de nudités ? Un commerce de la

pornographie ? Il fallait agir contre la dissolution de la société.

L'interdiction pure et simple était difficile. Le déferlement de licence était trop fort. Mais l'isolation était possible. Le sex-shop devint un endroit toléré à condition que son intérieur ne puisse être vu de la rue. La « Vieille dame » tira le rideau, instaurant un cordon sanitaire autour du ghetto de la chair. La dissimulation obligatoire confortait au moins le sentiment de culpabilité.

Puis vinrent les brimades : les descentes de flics, la saisie des textes réputés immoraux, le droit de vendre tel objet mais pas tel autre. Divers imbroglios – comptes rendus, rapports, dépositions, plaidoiries, jugements, appels – tout un appareil policier et judiciaire mis en route pour empêcher les citoyens adultes de vivre leur sexualité comme bon leur semblait. Même l'album de brillants dessins érotiques de Tausen, qui figurait dans la bibliothèque de l'Education nationale, était proscrit dans les sex-shops et vendu sous la table. Une hypocrisie d'Ubu et de Courteline, aboutissant à du Kafka. Je dus me rendre compte que des siècles d'ignorance, de superstitions et d'interdits ne pouvaient disparaître du jour au lendemain, même au cours de la fermentation de 1968. Voir un « nu artistique » dans la vitrine était considéré comme une agression de la conscience collective. Cela pouvait traumatiser le public passant devant le magasin, et surtout nos innocents petits, affirmaient les parents. Comme si ces anges n'avaient pas encore eu l'occasion de feuilleter le *Playboy* de papa ou d'aller au cinéma voir notre B.B. nationale dont la chute de reins faisait rêver le monde entier. La majorité de ces impubères savaient déjà comment on fait les enfants et fumaient des cigarettes en douce. J'eus beau expliquer aux messieurs courtois de la Brigade mondaine qu'après tout, si les badauds étaient

choqués, c'est qu'ils s'arrêtaient pour regarder. Rien n'y fit. Ils me répondaient sur un ton neutre qu'ils n'y pouvaient rien : c'étaient les instructions du Procureur, au service de la « Vieille dame ». Cette bigoterie attardée n'était pas faite pour me remonter le moral, mais je dus céder.

La vitrine devant rester pour ainsi dire vide, sans un seul objet évoquant l'érotisme, je décidai de transformer mon étalage en un petit musée des grands peintres. Me pliant à la vertu de l'ordre public, je dissimulai la boutique derrière une dentelle de style grand-mère. Aucun passant ne pouvait voir l'intérieur. Chez les bouquinistes des quais de la Seine, au Louvre et dans différents magasins vendant des posters, j'achetai des reproductions de nudités célèbres – la Maya de Goya, l'Apollon du Belvédère, la Vénus de Milo, la Diane de Goujon, les Trois Grâces de Botticelli, le Rapt des filles de Leucippe de Rubens et l'incontournable Léda au Cygne du Tintoret. Je décorai ma vitrine, qui faisait le coin de la rue Saint-Denis et de la rue du Cygne, avec ce beau monde modestement dévêtu, parfois drapé de voiles ou d'une feuille de vigne bien placée. Puis, j'attendis patiemment la réaction de mon bourreau qui, dans toute sa splendeur de bêtise humaine, ne tarda pas.

L'infatigable procureur de la « Vieille dame », au lieu de s'attaquer à Rubens ou au Tintoret pour leur indécence, m'accusa, moi, de faire de la provocation. Je dois avouer que de ma part, c'en était une. J'avais envie de le piquer au vif et, par la suite, me régaler de son hystérie. Cela m'offrit l'occasion d'affronter une seule et dernière fois son visage de glace en essayant de lui expliquer, ainsi qu'à son juge, que je n'avais pas ouvert mon sex-shop avec l'intention de devenir une jeune fille modèle, mais qu'outre l'aspect commercial, je m'intéressais à

apprendre ce que tolérer autrui voulait dire. Question commerce, Madame le Procureur admit qu'elle croyait à ma sincérité mercantile, mais, pour le reste, elle arrondit ses lèvres et d'un ton soupçonneux lâcha un *hmm* réprobateur. Je me défendis en vain en alléguant que, depuis sa création, le musée du Louvre était visité par des écoliers et des lycéens qui, en compagnie de leurs maîtres ou de leurs parents, admiraient quotidiennement les mêmes voluptés. Pourtant aucun moraliste, parent ou magistrat n'avait demandé de vider le Louvre ! Les formes dénudées accrochées aux cimaises ne suscitaient pas de réaction puritaine, mais les mêmes appas exposés dans mon sex-shop déchaînaient la fureur de mes accusateurs.

Pour mon insolente plaisanterie à fleur de peau, le tribunal m'infligea une amende de gros billets et, à la demande de la dame procureur rouge de colère, m'intima l'ordre, pour la seconde fois, de vider ma vitrine, c'est-à-dire d'en ôter ces chefs-d'œuvre de l'art universel.

De la folie douce. Dans ma défaite, mon cœur silencieux criait : « quels hypocrites » ! Mais je ne pouvais que digérer l'injustice.

A cette époque, la pornographie « hard » que l'on connaît aujourd'hui était inabordable par la majorité des citoyens. Elle était, on peut dire, inexistante, du moins ouvertement. Les propagateurs de sa variété « soft » – les éditeurs qui publiaient des ouvrages érotiques de qualité, comme Eric Losfeld, Jean-Jaques Pauvert, Régine Deforges (l'auteur du célèbre roman *La bicyclette bleue*) ou Jérôme Martineau – se retrouvaient à la 17<sup>e</sup> Chambre correctionnelle, victimes d'une persécution grotesque. On cherchait par tous les moyens à nuire aux courageux qui osaient écrire ou diffuser ce genre de littérature.

C'est ainsi qu'un après-midi, mon sex-shop, dont l'en-

trée était interdite aux mineurs, fut pour la troisième fois victime d'une brimade policière. Je sentis un frisson me remonter l'échine quand j'aperçus tout à coup, juste à l'intérieur de la porte, un gamin qui entrait dans le magasin. Je me précipitai sur lui pour le refouler, mais trois agents de la Brigade Mondaine lui barrèrent la sortie en me disant de ne pas me fatiguer car c'était trop tard. Effrayés par cette intrusion, les clients se mirent à raser les murs. On apposa des scellés sur la boutique. Je me retrouvai dans le panier à salade avec le gamin. L'événement tourna au pathétique lorsque, sur le banc où nous attendions notre interrogatoire, l'innocent petit pubère que j'étais supposée pervertir avec des livres cochons m'offrit une cigarette en présence de trois agents et gratta une allumette en ricanant. Il était évident que l'affaire était un coup monté par la Mondaine avec un délinquant minable dans le but de fournir un prétexte à la fermeture du sex-shop.

Je pris ma revanche, avec quelques bons copains, en déménageant subrepticement le magasin par une issue qui avait échappé aux poseurs de scellés, ce qui nous permit de récupérer toute notre marchandise et de l'achalander dans un nouveau local.

C'est dans cette atmosphère que je tins mon sex-shop pendant quatre ans.

Sacré sexe ! Nous nous informons à son sujet, nous en discutons, nous écrivons sur lui. Nous le défendons ou l'attaquons. Nous le renouvelons, nous le ravalons comme une vieille bâtisse. Mais nous arrivons difficilement à lui assigner sa véritable place. Nous ne parvenons pas à admettre qu'associé ou non à l'amour, il fait partie de notre vie quotidienne, que nous le pratiquons de la même manière que nous respirons, nous nourrissons, travaillons, dormons, haïssons, guerroyons ou agissons

de quelque façon que ce soit. Nous avons du mal à reconnaître qu'il est aussi varié qu'un menu richement garni de plats pour toutes les faims et tous les goûts. On peut y connaître mille jouissances, et pas toujours celles adoptées par la majorité.

Nous en rions aussi. Parfois les plaisanteries drôles ou moins drôles sont un soulagement, sous le couvert d'une tolérance apparente. Mais derrière, nous découvrons souvent un moraliste raidi et irritable, qui se sent agressé par ce qu'il considère comme anormal. Pourtant ce n'est pas anormal. C'est seulement différent.

Pour les coincés du bas-ventre, l'aventure dans une porte cochère est l'assouvissement d'un bas instinct. C'est discutable. Je donnerais ma tête à couper que si, après une bonne bouffe, une occasion de ce genre leur était offerte à l'abri d'un regard, ils ne la laisseraient pas s'échapper ! Évidemment, le lendemain, ils essaieraient de nous faire croire qu'en premier lieu, notre devoir est de prolonger l'espèce et non de tirer un coup. Et comme on fait plutôt une pipe qu'un enfant dans l'entrée d'un immeuble, c'est immoral. Quelle loi peut définir, dans le domaine du sexe consenti, ce qui est normal et anormal ? Les deux valeurs dépendent de jugements subjectifs, formés selon les évolutions personnelles. D'où l'adage « l'érotisme de l'un est la pornographie de l'autre » et inversement. Tous les jours, le microcosme de mon sex-shop me prouvait que la réalité n'était ni blanche ni noire. Le sexe n'est pas chose parfaite. Chaque être a droit à son imperfection. Pourquoi traiterait-on un fétichiste de fou quand, dans le domaine de l'érotisme, lui, vous et moi avons le même but. Arriver au sommet de la satisfaction charnelle. Exploder de jouissance et ensuite, avec un rare plaisir, allumer une cigarette.

Les personnages qui meublent ce récit sont très diffé-

rents de ceux qui se préoccupent de leur chasteté ou de celle des autres. Leurs témoignages sont insolites. Ces amateurs du sexe, on ne les rencontre pas tous les jours sur nos trottoirs. Ils provoquent, poussent à réfléchir, nous incitent à les accepter comme ils sont. Il ne m'appartient pas de juger leur comportement. Depuis l'homme des cavernes, à travers le chef-d'œuvre des Trois grâces dont j'avais affiché le poster à l'intérieur du magasin, jusqu'à nos jours, nos divers penchants sexuels sont toujours présents. Leurs amateurs défilaient quotidiennement devant ma table métallique. Leurs noms sont changés mais pas leur métier. Ils ne sont peut-être qu'une minorité parmi nous mais tout de même des hommes et femmes ordinaires, majeurs, amoureux, époux, partenaires transitoires, célibataires, des gens de toutes origines et activités, employés, directeurs, ouvriers, chefs de famille, voleurs, épouses, prostituées, politiciens, citoyens anonymes ou personnalités connues. Ils croient à leur droit de disposer de leurs corps comme ils l'entendent. Qu'ils soient mariés ou non. Leur conviction est que leur corps leur appartient. Dans leurs confessions, ils ne parlent pas d'amour ou de reproduction de l'espèce. Ils parlent d'une sexualité souvent inattendue, mais toujours limitée au consentement réciproque. Il n'y a pas de traumatisme psychologique, pas de pédophilie. Ces amateurs de sexe ne violent pas. Chacun est en accord avec lui-même, et avec son ou ses partenaires.

Bref, ce sont des êtres humains. Enfin, comme vous et moi. Comme nous. Nous votons, payons nos impôts, nous nous marions, nous nous séparons, nous faisons des enfants, nous savons aimer ou haïr. Eux aussi.



*Archimède**Mon premier client...*

Sans doute n'y avais-je jamais pensé mais, quelque part dans mon subconscient, je m'imaginai un marin vigoureux qui, avant de lever la voile à l'aube pour sortir du port de Marseille, allait une dernière fois rendre visite à madame Jacqueline et la remercier de ses services intimes en posant quelques billets chuchoteurs sous l'abat-jour rouge de la table de nuit.

Je dus m'avouer déçue.

Au lieu d'un macho viril, hâlé par le soleil et le vent salé de la haute mer, se trouvait devant moi un petit homme imberbe. Moi assise, lui debout, sa tête atteignait à peine la hauteur de mes épaules. Malgré sa petite taille, il affectait l'allure d'un géant bien bâti, sévère et implacable.

Une température printanière enveloppait Paris. Pourtant, à mon grand étonnement, il portait par-dessus son complet propre et modeste une veste chaude et un châle en flanelle deux fois enroulé autour du cou. Il s'éventait avec des gants en cuir.

Tout à coup, une voix sifflante sortit de la bouche de

ce nain emmailloté, comme de l'orifice d'un canon. Des mots se ruèrent les uns sur les autres à une vitesse surprenante :

— B'jour M'dame, av'vous d's images p'r que ma bite bande ?

Croyant ne pas comprendre, je demandai poliment :

— S'il vous plaît ?

Le nain répéta :

— Av'vous d's images p'r que ma bite bande ?

Heureusement, les quelques personnes se trouvant déjà sur place ne virent pas mon visage ébahi et ma bouche béante.

— Pour que votre bite bande ? bégayai-je.

— Oui, oui, M'dame. P'r que ma bite bande ! haleta le nain.

— Vous êtes pressé, marmonnai-je, toujours estomaquée par son attaque directe.

— Oui M'dame, lâcha-t-il sur un ton chutant d'une octave.

Il baissa son regard et je vis sa lèvre supérieure trembler.

Sa crudité agressive n'était qu'une bravade de perroquet, apprise par cœur. Après avoir bafouillé ce qu'il avait décidé de dire, il se trouvait soudainement sans voix, perdu comme un lapin au milieu d'un champ ne sachant pas de quel côté fuir. Devait-il pleurer ou se sauver ? Les gants de cuir brassèrent l'air un peu plus vite. Désarmée par ce comportement, j'étais troublée moi aussi. Mais je me dis, pas de panique, mon travail était de servir le client. Je retirai le billet de trois doigts de sa petite main. Lui rendant la monnaie, je lui tendis une enveloppe d'images de « nus artistiques » (ces dames des années trente dont les courbes généreuses perçaient à travers des drapés gracieux).

Impatient, il déroula le paquet de photos noires et blanches pliées en accordéon, et les examina longuement une à une. Un de ses yeux – deux billes marron – fixait les images. L'autre louchait sur moi avec une telle insistance que je crus qu'il allait chuter directement de son orbite dans l'échancrure de ma blouse. Visiblement emporté par cette double inspection, mon nain se mit à haleter et moi à m'inquiéter. Était-il en train de s'oublier au milieu de mon sex-shop ? Devant d'autres clients ?

Je me dépêchai d'intervenir :

— Dites donc, votre bite ne va tout de même pas bander ici ? C'est interdit !

Comme pris en flagrant délit, le petit homme sursauta, baissant une tête aux joues écarlates.

— Allez au bistro en face, ajoutai-je en pointant mon doigt. Dans les toilettes !

Avant de sortir, obéissant, il s'arrêta sur le pas de la porte en balançant ses gants. Merci, me dit-il poliment.

— C'est moi qui..., m'entendis-je répondre en songeant : qu'est-ce que c'est que cet original ?

Je n'avais même pas achevé une cigarette que mon bizarre client réapparut. Balançant toujours ses gants, il semblait très agité.

— Vite, vite, siffla-t-il. Encore des photos, me pressa-t-il, comme s'il avait du feu sous ses pieds.

— Vite, p'r qu' ma bite bande !

Décidément, c'était son slogan. Je lui tendis une seconde enveloppe identique à la première – à cette époque il n'y avait pas encore un grand choix de produits – et lui conseillai à mon tour de se dépêcher. Il paierait après. Je l'accompagnai du regard à travers le rideau de dentelle qui séparait la vitrine du magasin, jusqu'à ce qu'il disparaisse au fond du bistro. C'était clair, je m'impliquais dans cette rencontre peu ordinaire. Je

me souciais de ce nain comme une sœur de charité qui donne du pain à un affamé ou une chaussure à un pied nu ! Me signant, je restai immobile d'étonnement, mes trois doigts en faisceau sur mon épaule gauche. Dieu, pardonne-moi et préserve-moi ! Si sa mère ne l'avait pas mis au monde, il aurait fallu l'inventer. Un rire gêné et nerveux me secoua. Qui sait qui va encore entrer dans mon sex-shop ? Qu'est-ce qui m'attend encore ?

Au bout d'un moment, juste le temps d'examiner la seconde enveloppe, je vis mon petit homme gagner d'un pas viril le comptoir du bistro. Il semblait avoir grandi. Quand le cafetier lui versa la boisson, il se dressa sur la pointe des pieds pour prendre le verre. Il le sirota avec gourmandise puis, rejetant la tête en arrière, le vida jusqu'à la dernière goutte. En sortant, il tapa sur l'épaule d'un inconnu devant le flipper avec la désinvolture d'un habitué. Les gants toujours en éventail, il remercia le conducteur d'une Mercedes qui s'était arrêté pour le laisser traverser la rue et entra en sifflotant dans le magasin.

— Tout est en ordre maintenant ? demandai-je.

Au lieu de la réponse assurée que j'attendais, j'eus droit à la rougeur d'une tomate. Il semblait tout à coup accablé de honte. Il paya son dû, et passa la porte après m'avoir gratifié d'un au revoir courtois.

Je crus ne pas le revoir, mais je me trompais. Il revint à plusieurs reprises, sans rien acheter. Comptant et recomptant sa petite monnaie, il ne cachait pas sa convoitise pour les paquets d'images sur l'étagère. Il se promenait dans le magasin, admirant les culottes frivoles, les palpant de ses petites mains, puis choisissait un livre à la disposition des lecteurs. Un œil lisait les contes grivois, l'autre se posait sur moi. Le rituel durait parfois un bout de temps. Est-ce qu'à ces moments sa bite bandait ? En

quittant le magasin, il ne me confiait rien. Mais à chaque fois, sur le pas de la porte, il posait sur moi un dernier regard strabique en chuchotant :

— Merci, Madame. Permettez-moi de revenir.

Un jour, au mois de juillet, il réapparut, sans son châle habituel, mais coiffé d'une casquette. S'il n'avait pas eu des oreilles proéminentes, elle lui serait tombée sur les yeux. Il la souleva poliment en entrant, et se dirigea vers les livres exposés. Entre les posters aguichants, les strings masculins en cuir, les fouets, les carcans et les divers objets dédiés aux plaisirs charnels, il avait de nouveau l'air troublé. J'entamai la conversation et, comme si nous étions de vieilles connaissances, je le tutoyai. Le rapport amical avec la clientèle était devenu pour moi une habitude. Je m'étais travestie en confidente, en conseillère sexuelle et en institutrice d'amour.

J'interrompis sa lecture en lui demandant :

— Que fais-tu dans la vie ?

Il cligna ses paupières et reposa le livre pour s'approcher de moi.

— De la garniture de tailleur, souffla-t-il. Je coupe des lanières pour les ourlets des jupes.

— Tu vis seul ?

— Avec mes parents.

J'appris qu'il était venu à Paris avec sa famille à l'époque du départ des colons français d'Algérie. Un expatrié. Comme moi. Lui aussi était parti du pays où il était né. Orphelin aussi, comme moi. Une tristesse m'envahit. Je ne sais pas ce qui me prit, mais j'attrapai le premier livre sur l'étagère derrière mon dos et, en un geste de connivence, le lui offris.

— Tiens, cadeau.

— Merci, Madame, mais je ne peux pas l'accepter, dit-il en rougissant sous sa casquette.

— Mais je t'en fais cadeau, répétais-je.

— Non, je ne peux pas le prendre, murmura-t-il. À la maison, je n'ai pas où le cacher. Si maman le trouve, elle va me gronder.

— Tu as quel âge ?

— Vingt-cinq ans, Vingt-cinq et demi, corrigea-t-il immédiatement avec orgueil.

Je l'observai un instant en silence et lui demandai :

— Tu travailles et tu gagnes ton pain. Tu as vingt-cinq ans et demi. Tu es depuis longtemps majeur. De quel droit, on t'interdit de ramener à la maison le livre que tu as envie de lire ?

Résigné à son destin, il semblait paralysé. Seule remuait sa lèvre inférieure.

— Vous avez raison. Mais maman serait fâchée et moi je serais puni. Elle est sévère.

— J'ai remarqué que tu avais les poches vides. Tu n'achètes rien. Que fais-tu de ton argent ?

— Je le donne à maman.

— Tu le donnes ou elle le prend ?

— Elle le prend.

— Jusqu'au dernier sou ?

— Non, madame. Elle m'en laisse pour le métro et, le dimanche, pour jouer aux courses. Une fois même j'ai gagné beaucoup d'argent.

Il bomba triomphalement le torse en souvenir de cet événement inoubliable. C'était évident, il avait dissimulé le gain à sa mère. Derrière ses oreilles flottantes, je m'imaginai l'ombre d'une femme despotique veillant sur son fils dans un logement de la banlieue parisienne et élevant inconsciemment, avec sa sévérité et ses interdictions, un soldat de plus de l'armée des obsédés sexuels. Les épaules de mon petit branleur au visage rougissant, aux yeux binoculaires donnant l'impression constante

de regarder en même temps le ciel et la terre, s'affaissèrent. Il laissa tomber, après un moment de silence : c'est la vie. Je lui tendis le paquet de Marlboro. Tu veux ? Oui, il voulait. Il me remercia en s'agrippant à ses gants. Il n'était pas fumeur, ce qui m'attendrit davantage. Il alluma la cigarette, aspira courageusement une bouffée et se mit à tousser.

— Si maman me voyait ! bégaya-t-il fièrement, serrant la cigarette entre trois doigts, suffoquant et larmoyant à cause de la fumée.

Il dégusta le mégot jusqu'à la cendre. Puis, me tendant la main, il soupira en soulevant sa casquette :

— Merci, Madame. Permettez-moi de revenir.

Il revint. Comme d'habitude, il me salua poliment et prit sans tarder position devant l'étalage. Il fixait tantôt les images du roman-photo égrillard, frais sorti de l'imprimerie, tantôt ma blouse. Cela devenait une habitude. M'imaginait-il entre ses dames provocantes ? Sans cela, pourquoi se raidirait-il en me regardant ? Pas de doute, il bandait ! Une nouvelle panique s'empara de moi. J'eus chaud. Je me sentais humiliée. Étais-je aimée, écartelée, baisée, au cours d'un festin d'enfer dans la tête de ce petit nain si laid ? J'étais piégée par cette vision, par la honte d'être ainsi exposée sur l'autel de son imagination.

Tout à coup entrèrent deux voyous en blousons sales et usés, aux visages vérolés, qui, en une seconde, me firent descendre de l'autel du nain sur la terre. Ils s'immobilisèrent au milieu de la pièce dans une attitude de défi. Comme les clients de sex-shops redoutaient le moindre remue-ménage, ceux du jour s'éclipsèrent discrètement. Prise de peur, je fis semblant de chercher quelque chose dans le tiroir de mon bureau, jouant la personne occupée.

Par malheur l'atmosphère devait encore s'assombrir,

un orage se préparait au-dehors. Les nuages s'appuyaient sur les toits de la rue Saint Denis. Les passants se raréfiaient ou gagnaient le bistrot d'en face pour se taper un alcool au comptoir. Je vis Jacqueline, la Marseillaise venue pratiquer sur mon trottoir, en train de conclure avec un rouquin. Sans la menace de l'averse, elle n'aurait jamais fait affaire avec lui, car elle ne supportait pas les rouquins. Je faillis l'appeler à l'aide, elle saurait quoi faire avec ce genre de fiers-à-bras au visage vérolé, mais avec les premières gouttes de pluie, elle disparut avec son client entre les quatre murs de l'hôtel de passe nommé *Le Paradis*.

Une des terreurs fit le tour de mon bureau et derrière mon dos se mit à fouiller l'étagère. Je reniflai la puanteur d'aisselles mal lavées. D'une voix tremblante, je lui dis que se promener derrière le comptoir était interdit et que s'il voulait quelque chose, je pouvais le servir. Il se pencha sur mon épaule. Ses ongles rongés descendirent le long de ma poitrine en froissant ma blouse. En m'envoyant au visage une bouffée de mauvaise haleine, il grinça : ce que je veux ? Ton cul, ma belle...

Comment ça, mon cul ? Ici, en plein jour, dans mon sex-shop ? Je frissonnai. Je devrais me débattre, lui donner un coup de pied au bon endroit, défendre mes fesses, personne sauf moi n'avait le droit d'en disposer ! Mais l'espace limité ne me permettait pas d'armer ma jambe et de shooter dans les burettes de l'insolent. En plus, personne n'entrait pour s'abriter de la pluie dont les grosses gouttes commençaient à battre le béton citadin. Au moins si le téléphone sonnait ! Même pas. Comme s'il était dépité d'être exclu de la fête, l'autre violeur s'approcha de la table. Je me vis perdue. Son complice fit sauter les boutons de mon corsage. Je sentis des mains poisseuses s'emparer de mes seins.